

La pelouse parfaite, une monoculture controversée

La pelouse est omniprésente dans notre environnement. Le regretté Larry Hodgson (Le Jardinier paresseux) nous expliquait que sa version moderne date de l'explosion des banlieues. Avant cette période, la pelouse était un ornement sensé démontrer sa richesse en consacrant de « vastes quantités de terrain de grande valeur à des fins strictement esthétiques »¹. À partir des années 50, elle est devenue un attribut essentiel de la maison unifamiliale. À la même époque, l'arrivée de pesticides, ayant la capacité de tuer tout sauf les graminées, a transformé les pelouses jusque-là diversifiées en monoculture.

Certains pesticides utilisés sur les pelouses ont été progressivement bannis dans les dernières décennies. D'autres, comme le glyphosate (*Roundup*[®]), pourtant relié à de graves maladies dégénératives et à des cancers², sont toujours en vente libre dans de nombreuses municipalités, dont la nôtre. La pelouse parfaite nécessite un traitement chimique continu (engrais et pesticides). Cette guerre à la diversité a un coût environnemental et monétaire important. Elle nécessite aussi un investissement en temps non négligeable. Le résultat est un « milieu excessivement pauvre d'un point de vue écologique »³.



Plusieurs municipalités cherchent des méthodes pour se libérer de ce modèle, tant sur les terrains publics que privés. À Montréal, certains arrondissements appliquent « la gestion différenciée des espaces verts ». Il s'agit d'un « entretien adapté des espaces verts selon leurs caractéristiques et leurs usages ». Ainsi, dans les zones peu utilisées, on laissera la flore sauvage compléter son cycle de vie. Cet habitat attirera les oiseaux et les insectes dont ils se nourrissent. La biodiversité est nettement favorisée et la municipalité économise des coûts et de nombreuses heures de travail allouées à la tonte.⁴

À Nicolet, le projet-pilote « îlots de biodiversité » est proposé aux citoyens. La Ville offre la possibilité à ses citoyens de faire une gestion écologique de leurs espaces verts en milieu urbain. En effet, ceux-ci pourront laisser pousser les herbes de leur pelouse au-delà de 20 cm et pourront y cultiver des espèces de plantes à fleurs qui, encore aujourd'hui, sont qualifiées parfois de mauvaises herbes.⁵ Il ne s'agit pas de laisser les parcelles de terrains à l'abandon. Les plantes nuisibles (herbe à poux, herbe à puce, berce du Caucase, renouée du Japon, etc.) doivent être identifiées et retirées sécuritairement du sol s'il advient qu'elles poussent dans un îlot de biodiversité. Cette gestion des plantes envahissantes participe à créer des espaces où la diversité s'épanouit.

Ainsi, on constate qu'il est possible de s'éloigner du modèle de la « pelouse parfaite ». Notre rapport à la nature s'en trouve bonifié, nos terrains (publics ou privés) sont plus riches et résilients et des économies substantielles sont réalisées.

La forêt brule et le pétrole coule

Au moment d'écrire ces lignes (26 juin), le Québec connaît un grave épisode de smog avec des seuils de pollution qui dépassent de 8 à 10 fois le niveau d'alerte. Ceci est causé par les graves incendies de forêt qui ravagent le Nord. Dans ces régions, plusieurs communautés sont évacuées, parfois à répétition, ou sont en alerte constante dans une atmosphère irrespirable.

Au Canada, nous utilisons « l'Indice Forêt-Météo » (à partir des variables de température, d'humidité relative, de vitesse du vent et des précipitations sur 24 heures, etc.) pour évaluer les risques d'incendie de forêt. En mai 2023, toutes les variables atteignaient des niveaux jamais vus depuis que ces mesures existent.⁶



Le 20 juin, Tzeborah Berman, professeure adjointe en sciences environnementales à l'université York (Toronto), publiait une lettre d'opinion dans le grand quotidien britannique *The Guardian* dont voici la traduction du titre : *Le Canada est en feu, et les grandes pétrolières sont les incendiaires.*⁷

Les catastrophes « naturelles » liées à la crise climatique sont de plus en plus fréquentes et de grande ampleur. Tout cela était prévisible. Les scientifiques nous préviennent depuis les années 80 que

l'activité humaine et principalement l'utilisation de combustibles fossiles aurait ces conséquences. Malgré cela, l'industrie pétrolière et ses bailleurs de fonds ont consacré des sommes énormes pour développer la production. En plus, elle a engrangé des milliards de dollars en subventions gouvernementales tout en niant avoir un impact sur le climat.

En fait, les grandes pétrolières utilisent notre argent contre nous!

1. Larry Hodgson, *Histoire de pelouse*, Le Soleil, 29 juillet 2016
2. Edith Smeesters, *La pelouse parfaite? Ce n'est plus dans l'air du temps!*, Le Jardinier paresseux, 13 juin 2023
3. Edith Smeesters, *La biodiversité... ça commence dans votre pelouse!*, Le Jardinier paresseux, 13 mai 2022
4. Karine Mateu, *Le gazon est long et c'est voulu!*, Radio-Canada, 4 juin 2023
5. <https://nicolet.ca/fr/services-aux-citoyens/projet-pilote-ilots-de-biodiversite->
6. Centre pour l'étude et la simulation du climat à l'échelle régionale, UQÀM
7. Tzeborah Berman, *Canada is on fire, and big oil is the arsonist*, The Guardian, 20 juin 2023

Photos : 1^{re} page, Ville de Montréal

2^e page, tirée de la page Facebook de la Ville de Chapais